



FRANÇOIS-XAVIER DE  GUIBERT

HISTOIRE ESSENTIELLE

Guerre civile et modernité

Prolongement de la crise
de la conscience européenne

Sous la direction de
BERNARD DUMONT, GILLES DUMONT
ET CHRISTOPHE RÉVEILLARD

GUERRE CIVILE ET MODERNITÉ

Bernard DUMONT, Gilles DUMONT,
Christophe RÉVEILLARD (Dir.)

Guerre civile et Modernité

*Un accomplissement de la crise de la conscience
européenne ?*

François-Xavier de Guibert
10, rue Mercœur
75011 Paris

DES MÊMES AUTEURS

BERNARD DUMONT

Augusto DEL NOCE, *L'irréligion occidentale*, Fac-éditions, 1995.

Augusto DEL NOCE, *L'époque de la sécularisation*, Paris, Syrtès, 2001.

(dir.), *DEL NOCE, interprète du xx^e siècle*, Paris, Catholica, 2002.

(co-dir.), *La culture du refus de l'ennemi, Modérantisme et religion au seuil du xxi^e siècle*, Presses Universitaires de Limoges, 2007.

Augusto DEL NOCE, *Gramsci ou le suicide la révolution*, Paris, Cerf, 2010.

GILLES DUMONT

Droit administratif, Paris, Dalloz, 8^e éd. 2009.

(co-dir.), *La culture du refus de l'ennemi, Modérantisme et religion au seuil du xxi^e siècle*, Presses Universitaires de Limoges, 2007.

CHRISTOPHE RÉVEILLARD

Sur quelques mythes de l'Europe communautaire, Paris, F.-X. de Guibert, 1998.

Les dates-clés de la construction européenne, Paris, Ellipses, 1999 (réédition 2011).

Les premières tentatives de construction d'une Europe fédérale. Des projets de la résistance au traité de CED (1940-1954), Paris, F.-X. de Guibert, 2001.

(co-dir.), *L'américanisation de l'Europe occidentale au xx^e siècle. Mythe et réalité*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Paris, 2002.

Penser et construire l'Europe 1919-1992, Paris, Sedes, 2007.

(dir.) *L'idée d'Europe*, n^o spécial, *Conflits Actuels. Revue d'étude politique*, 10^e année, n^o 19, 2007-I, Centre d'études et de diffusion universitaires, Paris, 2007.

(co-dir.), *La culture du refus de l'ennemi, Modérantisme et religion au seuil du xxi^e siècle*, Presses Universitaires de Limoges, 2007.

(co-dir.), *France-Russie, Perceptions françaises*, Paris, Cujas, 2011.

Actes du Colloque international de Lausanne, organisé conjointement par l'Association pour le Développement des Échanges culturels intereuropéens (ADECI), le Pôle de recherche «Europe: frontières, identité et puissance» de l'UMR 8596 Roland Mousnier (Université de Paris Sorbonne), l'Observatoire des Mutations Institutionnelles et Juridiques (OMIJ, Université de Limoges), et les revues *Catholica* et *Conflits actuels*. Cette rencontre n'aurait pu avoir lieu sans l'aide matérielle et la bienveillance du Centre patronal de Paudex, et du dévouement de quelques correspondants vaudois et valaisans, dont le dévouement doit ici être chaleureusement salué.

PRÉSENTATION

Bernard DUMONT

«Chaque partie aime naturellement le bien commun davantage que son bien particulier. Et cela se manifeste par les actes : chaque partie a une inclination primordiale pour l'action commune qui se propose l'utilité du tout». «La partie aime, sans doute, le bien du tout parce que ce bien lui convient ; mais elle l'aime de telle façon qu'au lieu de rapporter à elle-même le bien du tout, c'est elle-même qu'elle rapporte au bien du tout». Ces affirmations de saint Thomas d'Aquin dans la *Somme théologique* (II-II, 26, 3) sont tout à fait banales, pourrait-on dire, dans le contexte de la philosophie politique traditionnelle, mais elles sont inaudibles pour les modernes.

Pourquoi cette impression d'incongruité ? Parce que toute la théorie sociale moderne repose sur l'exaltation du Sujet, la «propriété» – à entendre avant tout comme la disposition de soi «de la manière la plus absolue» (art. 544 du Code Civil) –, l'affirmation de l'autonomie de l'individu, du primat de sa volonté (ou de ses caprices), couronné de l'affirmation de son innocence native... Ce sont là les «fondements sûrs» de la Cité de l'Homme, pour reprendre un titre de Pierre Manent, la Cité du «vieil homme», au sens paulinien, l'homme de

péché, la mesure de toutes choses de l'humanisme moderne. Quelques auteurs seulement, les plus logiques (ou les plus détachés de tout lien avec le monde) ont su pousser à leurs ultimes conséquences ces postulats initiaux, entre autres Max Stirner (*L'Unique et sa propriété*, 1845) ou encore Sade. La majorité a cependant cherché à établir un *modus vivendi* afin de sortir des tourments dans lesquels les place la contradiction qu'ils ont eux-mêmes fait naître entre l'unité nécessaire à l'existence d'une vie sociale dont il faut admettre les contraintes comme prix de son utilité, et la tendance à l'éclatement qui découle de l'absolutisation de la liberté négative attribuée aux individus, au moins dans le principe. Tous les penseurs politiques modernes ont buté sur ce même obstacle, sans jamais le résoudre, de Kant et Rousseau à Fichte, Hegel... et jusqu'à Habermas, Honneth, Rawls, et tant d'autres aujourd'hui, dont le désarroi a quelque chose de pathétique.

On pourrait objecter qu'une longue période de la modernité s'est tout au contraire singularisée par un appel au dévouement des masses, et les trésors d'abnégation que celles-ci ont déversés en réponse, sur les champs de bataille comme ailleurs. Cela est vrai, mais n'infirme pas la philosophie d'ensemble qui s'est incarnée progressivement dans la réalité des sociétés. D'une part la philosophie politique moderne a été *imposée*, et s'est heurtée aux multiples résistances de la société traditionnelle et des forces morales qui l'ont défendue, au premier rang desquelles l'Église; l'une des traces les plus tenace de cette violence initiale est l'inégalité durable dans l'exercice de droits en principe égaux pour tous: jamais la démocratie moderne ne s'est affranchie de cette division entre citoyens actifs et citoyens passifs, «petit peuple» (A. Cochin) et peuple réel, nouvelles classes dirigeantes et masses sans pouvoir réel. D'autre part, et cela n'est qu'un aspect de cette distribution des rôles, les responsables politiques de l'implantation de la nouvelle société moderne

ont maintes fois joué sur certains sentiments, avec un grand cynisme parfois, soit pour obtenir la soumission nécessaire à la réalisation de leurs desseins (utilisation sociale de la religion, « Ordre moral », esprit d'émulation, culte de la Patrie), soit le sacrifice inconditionnel. Enfin, et nous y sommes, la modernité tardive, en se dégageant de toutes ces concessions aux héritages du passé, ne laisse place qu'à l'idée moderne dans sa pureté : l'individualisme, le relativisme et le nihilisme sont autant de révélateurs de l'esprit initial qui animait l'affranchissement moderne.

Dans l'ordre naturel des choses, et dans l'ordre historique qui est celui de la Chute et de la Rédemption, qui ne l'annule pas mais le pénètre et lui donne sens, la vie sociale est un don reçu au même titre que la vie tout court. Le monde dans lequel il arrive bien évidemment le précède, l'accueille, le forme et lui transmet les moyens de devenir ce qu'il est. Et il est un don qui ne va pas de soi, qui doit être cultivé, qui implique effort et sacrifice. La vie sociale enrichit chaque être humain, c'est elle qui, dans son ordre propre, lui donne son bien, et c'est la raison pour laquelle « chaque partie aime naturellement le bien commun... », mais cet enrichissement a, comme toutes choses dans notre condition historique, le prix du travail à la sueur de notre front. C'est notamment pourquoi l'obéissance n'est pas un honteux abaissement mais tout au contraire une élévation, même si elle a aussi sa pénibilité : ni plus ni moins. Et l'autorité un service, un don à autrui, et non le moyen d'exploiter les autres au profit de soi. Et de même la dignité, intrinsèque à la nature de l'homme créé et racheté, et que la liberté de chacun fait croître ou qu'elle peut malheureusement aussi blesser à mort. Quelles que puissent être les imperfections de sa mise en œuvre selon les temps et les lieux, cette conception est profondément celle de tout le christianisme (« Le Christ s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a

donné un Nom qui est au-dessus de tout nom » – Philippiens, 2, 6-11). L'obéissance est en même temps humble et grande. L'ordre politique et la vie sociale en général ne sont pas une peine, un mal nécessaire, mais une œuvre, le résultat d'un labeur, dont la base est la justice, qui « rend à chacun ce qui lui est dû ». C'est un bien conquis au prix de l'effort, du contrôle de soi et du respect d'autrui, mais c'est un bien qui enrichit, et la première richesse ainsi procurée se nomme la paix.

Or ce que rejette la pensée moderne dès les débuts de sa formulation, ce n'est pas l'aspiration à la paix mais les moyens à même de la réaliser, dans ce mélange de pessimisme et de libertinage qui a pris corps à partir de la « crise de la conscience européenne », vers la fin du ^{xvii}^e siècle, avant de se systématiser et se complexifier jusqu'à aujourd'hui. La revendication de l'autonomie arrivera ainsi simultanément à abaisser l'homme au rang de la bête (tout le courant d'*abolition de l'homme*, depuis les Encyclopédistes jusqu'à l'actuelle vulgate matérialiste dans les sciences humaines) et à l'exalter comme un dieu construisant lui-même son histoire et appelé à se transcender, jusqu'à s'idolâtrer (sous ce rapport, le culte de l'Humanité, tenté par Auguste Comte, est tout autre qu'anecdotique). Cette contradiction est permanente et omniprésente. Pensons à Freud et à son affreux *Malaise dans la civilisation*, tout à l'opposé du mythe de la République universelle, des Lumières, de l'Ecole libératrice, etc. En matière sociale, cette même contradiction est la clé ultime d'un désordre qu'il est impossible de jamais surmonter. Tous les penseurs politiques modernes ont bercé de rêve de la paix perpétuelle, du royaume de la liberté, en bref, du paradis sur terre : c'est l'aspect « glorieux » qui correspond à l'auto-affirmation de l'innocence, de la bonté naturelle de l'homme (Kant et Rousseau, naturellement, mais Marx aussi) ; mais en même temps, et le plus souvent, les mêmes auteurs parfois ou d'autres tout aussi porteurs de l'idée moderne (Hobbes, Rousseau, Darwin, Marx, Freud encore...) ont

considéré l'homme comme une bête dangereuse, asociale, jalouse de ses semblables, méchante, et se sont employés à inventer toutes sortes de techniques pour assurer qui, la «justice», qui le «contrôle» ou l'«organisation», y compris quand ils ont imaginé ces appareillages sociaux sous la forme d'automates (cf. la «catallaxie» de Hayek, entre autres). Le contractualisme n'est pas la forme exclusive de ces tentatives, mais c'est la plus logique parce que la plus égalitaire. Elle est étroitement associée à la version «glorieuse» d'un être capable de mener un calcul rationnel lui permettant de trouver son intérêt dans l'association avec ses semblables. Mais outre le fait qu'un tel calcul ne peut s'appliquer que s'il est effectué par l'ensemble des parties au contrat, il a l'inconvénient de l'instabilité, puisque les conditions peuvent changer en fonction d'un ensemble de facteurs, dont le principal est la variation dans l'appréciation subjective des intérêts. S'y oppose donc une forme plus «efficace», émanant des ingénieurs sociaux, tels que les grands «éducateurs», Condorcet, Renan (le Renan auteur de *L'avenir de la science*), Fourier, Dewey, Makarenko, Horkheimer et Adorno... L'avantage, si l'on peut dire, de ces versions de connotation scientifique est de pouvoir établir un ordre doté d'une certaine stabilité, sans recourir aux extrémités de la violence physique d'État. Mais il n'existe guère de différence de nature entre l'État pédagogique et le Léviathan, le premier n'étant qu'une espèce plus subtile et intériorisée du second. On remarque au passage que la rationalité est présumée dans tous les cas, bien que son exercice puisse être concédé, au moins dans la théorie, au plus grand nombre, ou bien restreint à un collège très restreint. Et cependant cette rationalité ne s'identifie pas à l'usage de la raison, contemplatrice de l'ordre des choses et attentive à s'y conformer. Le problème de la multiplicité de souverainetés individuelles absolues demeure entier.

Du coup, vie quotidienne et état de guerre finissent par se confondre, et seule l'intensité plus ou moins «haute» ou

«basse» peut donner l'illusion de la différence. D'un côté, on peut en arriver jusqu'à la guerre militaire d'extermination, ou la politique criminelle (la Terreur), la haine de classe entretenue comme moteur du progrès, et à l'autre extrémité, la guerre politique «symbolique» entre factions, l'impitoyable compétition professionnelle, la rivalité entre les sexes, la guérilla juridique... La guerre est partout, au point qu'elle devient la normalité: pour Clausewitz et ses disciples marxistes, la guerre militaire est la «continuation de la politique par d'autres moyens»; pour Konrad Lorentz ou James Watson – pour René Girard aussi... –, l'agressivité est constitutive de la nature humaine. Toute la société occidentale est agressive et violente et c'est cette violence que représentent, accréditent et multiplient les innombrables instruments de manipulation que sont les médias, dont la publicité, les techniques de vente et la propagande. C'est ce rapport conflictuel entre les volontés que viennent codifier les systèmes juridiques, jusque dans le sein de la cellule sociale la plus sanctuarisée, la famille (ne va-t-on pas jusqu'à fonder le crime d'avortement sur le principe de légitime défense de la mère «agressée» par l'enfant qu'elle porte?). C'est aussi la société la plus criminelle que l'histoire ait connu, celle qui tue en masse le plus d'innocents, par millions chaque année de par le monde. Mais tout cela se fait à couvert du plus bel idéalisme, des idées généreuses, des sourires apaisants.

La philosophie moderne s'est déployée comme les ramifications d'une plante, mais cette plante a une croissance viciée par une maladie systémique originelle. En tant qu'elle s'est développée, il faut constater qu'elle est transformée le monde, dès avant que Marx formule sa 11^e a une thèse *ad Feuerbach* («Jusqu'ici les philosophes ont interprété le monde, désormais il faut le transformer»): elle s'est *réalisée*. Mais en tant que maladie, elle est, comme on l'a dit, profondément contradictoire, elle est frappée par une